

ÉLODIE BURLE-ERRECADE
& VALÉRIE GONTERO-LAUZE (DIR.)

LE MANUSCRIT UNIQUE

Une singularité plurielle





LE MANUSCRIT UNIQUE

Une singularité plurielle

Œuvre dont il ne reste qu'un seul exemplaire, le manuscrit unique nécessite, pour les médiévistes, une adaptation et une façon. On peut même partir de l'affirmation que tout manuscrit médiéval est unique, en tant qu'objet d'art (objet-livre et recueil d'enluminures) et version originale d'un texte (et ce jusqu'à l'invention de l'imprimerie). Cet ouvrage le démontre, l'unicité du livre est pour cette époque à la fois commune – le manuscrit dans sa forme même de copie est toujours unique – et singulière, dans les questions de production, de lecture et de réception qu'elle continue indéfiniment de poser. Électron libre d'une hypothétique tradition, le manuscrit dit « unique », souvent mystérieux et problématique, ouvre la voie à une riche réflexion dont les textes ici rassemblés sont un reflet.

Le manuscrit unique interroge en premier lieu la réception : pourquoi une œuvre nous est-elle parvenue dans un seul manuscrit ? Est-ce à dire que nous avons failli ne jamais la connaître (comme certaines œuvres de Chrétien de Troyes, dont nous ne connaissons que le titre) ? Le manuscrit unique introduit corollairement des problèmes d'édition. L'objet-livre médiéval, lorsqu'il est la source unique dont nous disposons, ne nous est pas forcément familier et demande un travail de lecture et d'interprétation spécifiques. C'est la question de l'intertextualité qu'ouvre pour finir le manuscrit unique. Comment lire ce texte, sinon à la lumière d'autres œuvres ? Les éditions de textes conservés dans un manuscrit unique s'attachent-elles généralement à retrouver les *topoi* du genre, à établir des comparaisons et des rapprochements avec des textes similaires et/ou contemporains ?



TEXTES SCIENTIFIQUES FRANÇAIS
ET MANUSCRIT UNIQUE

Joëlle Ducos

ISBN : 979-10-231-5098-8



Cultures et civilisations médiévales
collection dirigée par Jacques Verger et Dominique Boutet

Dernières parutions

Le Rayonnement de la cour des premiers Valois à l'époque d'Eustache Deschamps
Miren Lacassagne (dir.)

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge
Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Épistolaire politique. II. Authentiques et autographes
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance
Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt
Catherine Royer-Hemet

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale ?
Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe
Jana Fantysová-Matějková

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, VII^e-VIII^e siècles
Dominique Barbet-Massin

Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(VI^e-XV^e siècle)
Nicolas Carrier

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge.
Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine
Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Le Texte médiéval. De la variante à la recreation
Cécile Le Cornec Rochelois, Anne Rochebouet & Anne Salamon (dir.)

Élodie Burle-Errecade & Valérie Gontero-Lauze (dir.)

Le Manuscrit unique

Une singularité plurielle



Ouvrage publié avec le concours la Société de langues et de littératures
médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO) et de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

Mise en page : Emmanuel Marc Dubois/3d2s (Issigeac/Paris)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0518-6

© Sorbonne Université Presses, 2018

Adaptation numérique :

© Sorbonne Université Presses, 2025

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

tél. : +33 (0)1 53 10 57 60

Joëlle Ducos
Sorbonne Université/EPHE

Le manuscrit unique porte le témoignage précieux d'une œuvre et de sa diffusion tout en manifestant de manière tangible, selon la formule de Jean Stengers, « la fragilité du fil tenu auquel tient bien souvent notre connaissance des temps anciens¹ ». Seul représentant d'une tradition, témoin menacé de disparition en raison de sa fragilité même, ou survivant mutilé d'une œuvre dont on devine l'originalité ou l'intérêt, il apparaît comme un document fondamental et peut parfois connaître une vraie faveur *a posteriori* : en témoigne la longue liste des œuvres à manuscrit unique répertoriées sur le site internet d'Arlima² et, par exemple, le célèbre cas du *Tristan* de Béroul, qui, quoique fragmentaire, est considéré comme l'un des fondements de la littérature française, voire européenne. La rareté du manuscrit ne préjuge donc pas d'une médiocrité de l'œuvre qu'il renferme, laquelle expliquerait une absence de diffusion médiévale. Inversement, les œuvres les plus lues ne sont pas nécessairement celles qui sont les plus diffusées : pour le latin classique, on connaît l'exemple célèbre de Sénèque, dont les œuvres les plus appréciées de son vivant ont disparu. Le hasard, la contingence de la conservation sont des facteurs majeurs dans la transmission des manuscrits, et invitent à une grande prudence : l'importance de la diffusion manuscrite ou, inversement, sa rareté ne donnent qu'une information partielle quant à l'importance réelle d'une œuvre au Moyen Âge, et n'envisager que le nombre de ses manuscrits peut amener à déformer l'image que nous en avons. Les « succès » de leur diffusion respective suffisent-ils à rendre compte du rôle qu'a pu jouer telle ou telle œuvre dans la production littéraire d'une époque ? On peut en douter, même s'ils témoignent assurément d'un contexte culturel et d'une approche du texte différente de la nôtre, comme il est possible d'en juger d'après l'importance quantitative des

1 Jean Stengers, « Réflexions sur le manuscrit unique ou un aspect du hasard en histoire », *Scriptorium*, 40, 1986/1, p. 54.

2 Voir en particulier la page consacrée au manuscrit unique, où 570 œuvres françaises sont répertoriées comme ayant un seul témoin. En ligne : http://www.arlima.net/mp/manuscrit_unique.html (page consultée le 20 décembre 2012).

textes religieux au Moyen Âge relativement à ceux que la critique littéraire met en évidence.

S'agissant des textes scientifiques, l'enjeu n'est guère différent. Si l'on connaît l'importante diffusion des encyclopédies médiévales en langue d'oïl jusqu'aux premiers imprimés et celle des grandes traductions aristotéliennes de Nicole Oresme, ou de la traduction de Barthélemy l'Anglais par Jean Corbechon, la majorité des textes scientifiques latins, antiques ou médiévaux, n'ont pas connu une telle faveur : un nombre important d'entre eux ne sont pas traduits et, pour de nombreux autres, seul un témoin unique est parvenu jusqu'à nous. Cette vulgarisation limitée amène à s'interroger sur la réalité de la diffusion hors de quelques cercles royaux ou princiers. On peut supposer une hiérarchie entre les textes qui relèvent de l'autorité et ceux qui possèdent un autre statut, plus complexe, ou qui remplissent une autre fonction, ce qui les rend moins intéressants en apparence pour une lecture en français sans pourtant leur conférer une absence d'originalité. La question de l'usage du français est également prégnante : est-il la marque de la notoriété d'un texte savant, et y a-t-il évolution de cette notoriété ? Trace de communication savante en langue vernaculaire, utilisation professionnelle, témoignage d'un bilinguisme... ? Nous tâcherons d'envisager quelques pistes, après avoir porté notre attention sur le cas du faux manuscrit unique.

14

LE FAUX MANUSCRIT UNIQUE : L'EXEMPLE DE LA TRADUCTION DE MAHIEU LE VILAIN

Le manuscrit de Bruxelles

Le manuscrit unique se caractérise notamment par son caractère fondamentalement aléatoire. Aléatoire, il l'est en effet par sa conservation ; mais il l'est aussi *per se*. Le statut de manuscrit unique peut être attribué de plusieurs manières, dans un regard rétrospectif ou, au contraire, prospectif : dans le premier cas, c'est par exemple l'autographe ou le témoin ancien qui a pu donner lieu bien plus tard à une grande diffusion imprimée. Son statut a peu de chance de se voir modifié, sauf si le hasard met au jour un témoin plus ancien encore. Dans le second cas, le témoin d'un texte demeure, mais le statut d'exemplaire unique qui lui est attribué risque de n'être que provisoire, au gré des découvertes ou des redécouvertes.

Tel est le cas de la traduction de Mahieu le Vilain : l'édition présentée par Rolf Edgren, effectuée en 1945, est fondée sur le manuscrit 11200 de la Bibliothèque royale de Belgique, et l'éditeur retrace ainsi son histoire, rappelant au passage le rôle joué par Léopold Delisle :

Grâce à ses recherches, nous savons que Charles V possédait deux copies de la traduction de la *Météorologie* d'Aristote. L'une de ces copies est portée sur le procès-verbal de la prise en vue qui fut faite en 1424, et Delisle suppose qu'elle s'est trouvée parmi les livres qui furent alors acquis par le duc de Bedford. Delisle constate qu'on n'en connaît pas le sort. On a supposé, non sans vraisemblance, que le duc fit apporter en Angleterre la totalité de ses manuscrits. L'autre copie fut enlevée du Louvre vers 1414. Cinquante ans plus tard, elle se trouve à Bruges dans la librairie du duc de Bourgogne. Elle est enregistrée sur l'inventaire de cette bibliothèque qui fut dressé vers 1467. C'est l'exemplaire que possède à présent la Bibliothèque royale de Belgique³.

Rolf Edgren indique ensuite que, sur le manuscrit, figurent les armes de Charles V; en 1748, il a été pris par maître Desnans, commissaire français, qui l'a enlevé frauduleusement à la bibliothèque de Bourgogne: le manuscrit revient à la Bibliothèque royale jusqu'en 1770, puis fait partie des livres de la Bibliothèque nationale jusqu'en 1815, date à laquelle il revient à Bruxelles (en compagnie d'autres livres issus de la bibliothèque de Bourgogne). Le manuscrit date vraisemblablement de la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle.

Il ne s'agit donc pas d'un manuscrit unique au sens rétrospectif, puisque deux manuscrits étaient présents dans la librairie de Charles V⁴, et que Charles de Beaurepaire en avait également trouvé une référence dans un catalogue du ^{xiv}^e siècle, lui-même collé dans la reliure d'un registre de la châtellenie de La Ferté-en-Ponthieu, où figure un manuscrit des *Météores*⁵. Il y aurait eu, donc, au moins trois manuscrits, dont le manuscrit de Bruxelles serait l'unique survivant – incomplet, puisqu'il s'arrête avant la fin du livre III, précisément avant l'explication géométrique de l'arc-en-ciel et celle de la génération des pierres et minéraux. Le texte est lacunaire, mais n'est pas présenté comme tel dans le manuscrit de Bruxelles, puisque son terme intervient au milieu du dernier folio: il ne s'agit donc pas d'une lacune du manuscrit causée par la disparition du dernier folio, même si celui-ci ne contient pas d'*explicit*.

3 Mahieu le Vilain, *Les Metheores d'Aristote. Traduction du ^{xiii}^e siècle publiée pour la première fois par Rolf Edgren*, Uppsala, Almqvist och Wiksells boktryck, 1945, p. I.

4 Voir Léopold Delisle, « Notices sur deux livres ayant appartenu au roi Charles V », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, XXXI, I, 1884, p. 1-16; *Recherches sur la librairie de Charles V*, Paris, Champion, 1907, t. I, p. 264; t. II, p. 81; voir également du même auteur *Le Cabinet des manuscrits de la bibliothèque nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 1886, t. III, p. 137: inventaire de la bibliothèque du Louvre, n° 473 et 474.

5 Charles de Beaurepaire, « Bibliothèque du château de la Ferté en Pontieu, au ^{xiv}^e siècle », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 13, 1852/1, p. 559-562: l'inventaire du château de la Ferté a été trouvé sous la couverture d'un cueilloir de l'année 1383 et comprend 46 volumes, dont « Le livre des Météores en franchés ».

À la fin du ^{xx}^e siècle Jacques Monfrin, dans une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres⁶, signalait, à la suite d'un article d'Édith Brayer publié en 1958⁷, un manuscrit de Saint-Pétersbourg contenant une version complète des trois livres des *Météorologiques* traduits par Mahieu le Vilain et suivie d'une version de la *Somme le roi*. Ce manuscrit, daté de la fin du ^{xiii}^e siècle et répertorié sous la cote Fr.F.v.XVII, témoigne d'une longue histoire, quand bien même des zones d'ombre demeurent : il fait partie des livres ayant appartenu à Pierre Doubrovski, diplomate et célèbre bibliophile de la fin du ^{xviii}^e siècle et du début du ^{xix}^e siècle, qui se procura des manuscrits et des ouvrages divers pour l'impératrice Catherine II⁸. Le manuscrit appartenait vraisemblablement à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés puisque, dans l'inventaire réalisé par Montfaucon, figure la mention d'un « roman ou traduction des trois livres d'Aristote de la nature des choses etc... du ^{xiii}^e siècle⁹ ». Mais le manuscrit de Saint-Pétersbourg est un recueil factice, et sa reliure date du début du ^{xix}^e siècle : elle ne porte donc pas trace de son origine. D'après la description du cabinet des livres de Charles V, il ne s'agirait pas là du second manuscrit, et il est difficile de déterminer s'il correspond à celui qui est signalé dans le registre de La Ferté-en-Ponthieu, même si la date de copie est visiblement très proche de la date de rédaction. Pierre Doubrovski signale d'ailleurs sur le folio initial qu'il s'agit de l'original de la traduction¹⁰, ce qui n'est cependant pas prouvé.

Même si l'histoire de ce manuscrit nous reste encore opaque sur certains points, sa réapparition transforme les hypothèses de départ, et démontre la fragilité des renseignements transmis par un unique manuscrit. La première hypothèse était celle de l'inachèvement de la traduction par Mahieu le Vilain ; or c'est la copie de Bruxelles qui s'arrête avant la fin du troisième livre, ce qui avait amené Léopold Delisle à suggérer cette conclusion :

6 Jacques Monfrin, « Jean de Brienne, comte d'Eu, et la traduction des *Météorologiques* d'Aristote », *Académie des inscriptions et belles-lettres, comptes rendus des séances de l'année 1996*, Paris, 1996, p. 27-36.

7 Édith Brayer, « Manuscrits français du Moyen Âge conservés à Leningrad », *Bulletin d'information de l'Institut de recherche et d'histoire des textes*, 7, 1958, p. 29.

8 Patricia Z. Thompson, « Biography of a Library: the Western European Manuscript Collection of Peter P. Dubrovskii in Leningrad », *The Journal of Library History*, 19, 1984/4, p. 477-503.

9 *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*, Paris, Briasson, 1739, t. II, p. 1113, notice 1033 : « Roman ou traduction gauloise des trois livres d'Aristote de la nature des choses etc. du ^{xiii}^e siècle ».

10 Sur le folio se trouve en effet la mention suivante, signée de la main de Pierre Doubrovski : « Livre de Météores d'Aristote traduit du latin / pour barré / en français (roman) pour la 1^{ère} fois par Mahieu (Mathieu) Le Vilain du Neufchastel (Neufchateau) de Drincort (Drincourt) et dédié à Jean II de Brienne, fils / de Jean barré / au fort Johan Comte d'Eu (Jean I de Brienne), fils du Roy de Jérusalem (Roi titulaire) Jean II aimait les lettres et faisait bon accueil aux savans. Il / fut barré / perdit la vie à la bataille de Courtrai en 1302. Ce mss est l'original écrit vers 1280. P. Doubrowsky. »

La traduction française des *Météorologiques*, dans le seul manuscrit que j'en connaisse, s'arrête avant la fin du livre III. Il est possible que Matthieu le Vilain n'ait jamais terminé son ouvrage, et c'est ainsi que doit probablement s'expliquer la rareté des exemplaires dont l'existence peut être constatée¹¹.

Quant à Rolf Edgren, il affirmait avec prudence :

Il est certainement impossible de deviner pourquoi le traducteur a interrompu son travail. Peut-être l'a-t-il trouvé au-dessus de ses forces, car à plusieurs reprises il nous dit la difficulté de sa tâche... La mort a pu l'arrêter... Il ne faut cependant pas exclure tout à fait la possibilité d'un original contenant la traduction entière de la *Météorologie* d'Aristote¹².

Or le manuscrit de Saint-Pétersbourg détruit toutes ces conjectures, en expliquant très nettement la cause de cette interruption à la fin du troisième livre, conformément aux usages de la scolastique, qui considérait que le quatrième livre des *Météorologiques* était à part :

Mes por ce, sire conte, que cest livre n'entent paz a dire de cascune espece de metal ne de minerez en especial, ainz entent fors en general a dire coment les. II. buuez font. II. manerez de mineres generalement. Et por ce dit il que nous avon dit en general meintenent des minerez, mez en especial de cascun genre et de cascune manere en doit l'en considerer en. I. livre especial et de cascune espece. Mes vous devez savoir que cest livre ne fu onques veu ne fet d'Aristote, si comme Alixandre li expositeur de cest livre dist, mes d'un philosophe qui out a non Thephastre qui fu desciple Aristote, et celi livre de Theopastre n'ai je pas veu en latin, mes aucuns latins traitierent bien aucune chose de ce.

Or vous di je, sire conte, que ci faut cest livre, quar le quart livre qui ensieut après cesti est de ce qui avient es cors qui sont fez dez. IIII. elemens par la mesleüre qu'il font l'un seur l'autre. Mez, sire conte, l'en ne l'a paz acostumé a lire avec ceuz que nous avon exposez, ainz le fist l'en tout par soi et si ne seroit paz entendiblez a[39vb] mectre en roumanz. Dex soit garde de vous, sire conte, et vous envoie la perfection qui mex vouz porroit perferre en cors et en ame.

Amen

Ci fenist le livre qui est apelé metheores en rommans. Noel, Noel, Noel¹³.

La confrontation fait sourire, et démontre comment et à quel point nos analyses restent à la merci de la découverte d'autres manuscrits. La version de

¹¹ Léopold Delisle, « Notices sur deux livres ayant appartenu au roi Charles V », art. cit., p. 13-14.

¹² Rolf Edgren, introduction à son édition, dans *Le Livre des météores*, éd. cit., p. XX-XXI.

¹³ Transcription par mes soins avant l'édition en préparation, à paraître chez Champion. Il faut noter que cette version est terminée par un *explicit*, à la différence du manuscrit de Bruxelles.

Saint-Petersbourg permet en tout cas de progresser dans la connaissance de la traduction de Mahieu le Vilain, au moins sur deux points.

1. La date de la traduction : la dédicace du manuscrit détruit la chronologie difficilement établie par Rolf Edgren, qui concluait à une rédaction entre 1249 et 1270. Or le commanditaire étant Jean II de Brienne, comte d'Eu, fils de Jean I^{er}, le travail est plutôt à situer, comme l'a démontré Jacques Monfrin, assurément après 1290 et avant 1295, datation confirmée par la traduction qui renvoie manifestement à une des trois rédactions de la version gréco-latine de Guillaume de Moerbeke¹⁴.
2. Le traducteur lui-même : les omissions et les lacunes du livre III n'avaient pas permis de savoir qu'il avait été aux *escoles Phelippe de Paris*, ni qu'il y avait exposé une partie du texte d'Aristote¹⁵. Ainsi est-on sûr de sa relation avec le monde des *escolastres* parisiens, voire de la rédaction possible d'un commentaire¹⁶ ou, du moins, de l'utilisation de plusieurs manuscrits accompagnés de commentaires aristotéliens.

18

Le manuscrit unique apparaît ainsi comme un témoin indubitable de l'existence d'une œuvre, mais peut la déformer. Il est clair que le travail pionnier de Mahieu le Vilain a suscité un intérêt plus grand qu'on ne le pensait, et que son œuvre a eu un impact important, anticipant sur les grandes traductions aristotéliennes du xiv^e siècle.

14 Voir Jacques Monfrin, « Jean de Brienne, comte d'Eu, et la traduction des *Météorologiques* d'Aristote », art. cit., et Joëlle Ducos, « L'œuvre de Mahieu le Vilain, traduction et commentaire des *Météorologiques* », dans Jacqueline Hamesse (dir.), *Les Traducteurs au travail, leurs manuscrits et leurs méthodes*, Turnhout, Brepols, 2001, p. 285-310.

15 Mahieu le Vilain, livre III, ms. Saint-Petersbourg, fol. 38rb. « Vous devez savoir que cest capistre est si fort que nus n'ele porroit translter en romans, quar il est tout de geometrie et en nostre romans n'a pas moz qui les moz de cest capistre puissent senefier, mez nous l'avon exposé as escoles Phelippe de Paris enlatin selon nostre pooir ».

16 L'hypothèse d'un Mahieu le Vilain, maître ès arts, avait été envisagée par Pierre Glorieux, *La Faculté des arts et ses maîtres au xiii^e siècle*, Paris, Vrin, 1971, p. 248, notice 296. Il n'indiquait cependant pas la raison qui justifiait cette affirmation. Le rapprochement avec un commentaire anonyme normand des *Météorologiques* a invité J. Monfrin à supposer que Mahieu le Vilain en était l'auteur, hypothèse reprise par Gudrun Vuillemin-Diem qui s'appuie sur des ressemblances entre le texte latin et le texte français : « Anonymus Normannus (Mahieu le Vilain): Super *Meteora* II.9-III. Zur Identifizierung des Autors, zur Eigenart des Textes, mit einer Edition von zwei Kapiten der noch unveröffentlichten Schrift », *Recherches de théologie et philosophie médiévales*, LXXI, 2004, p. 1-130. Toutefois, des relations encore plus fortes existent avec le commentaire de Thomas d'Aquin, ce qui incite à faire preuve de prudence dans l'interprétation. En l'absence d'information sur les *escoles Phelippe de Paris*, on peut envisager que Mahieu le Vilain ait été un *escolastre*, et ait pu exposer dans le cadre d'une école parisienne, plutôt qu'à l'université.

DEUX CAS DE MANUSCRITS UNIQUES SCIENTIFIQUES : LÉOPOLD D'AUTRICHE ET LES OPUSCULES SCIENTIFIQUES

Le cas réel du témoin unique qui se révèle fautif à la suite de la découverte d'un autre manuscrit invite donc à la prudence, et permet de considérer avec une certaine distance critique toutes les hypothèses avancées sur ce type de manuscrit ! S'agissant de l'œuvre de Mahieu le Vilain, le fait n'est pas étonnant, car il s'agit d'un texte d'autorité qui, comme les encyclopédies ou d'autres textes traduits en français, n'a pu que donner lieu à une diffusion plus large que celle offerte à d'autres écrits. Il faut donc envisager d'autres exemples, en l'occurrence celui de la traduction de la *Compilatio de astrorum scientia* de Léopold d'Autriche et ceux d'opuscules divers, médicaux et alchimiques.

La *Compilatio de astrorum scientia*

Le premier texte est l'œuvre d'un astronome autrichien et météorologue, Léopold d'Autriche, au sujet duquel nous ne disposons que de très peu d'informations, si ce n'est qu'il a vécu au cours de la seconde moitié du XIII^e siècle et écrit un manuel d'astronomie aux alentours de 1271¹⁷, qui est le premier ouvrage de vulgarisation astronomique qui intègre le savoir arabe. Composé en dix livres, il est très diffusé à la fin du Moyen Âge (30 manuscrits circulent en Allemagne, par exemple) et a même été imprimé dans un incunable par Erhard Ratdolt en 1489. Une traduction française en a été réalisée avant 1324, d'après Francis J. Carmody, et se trouve dans un manuscrit-recueil conservé à la BnF (fr. 613)¹⁸. Carmody considère ce manuscrit comme le plus important recueil de termes scientifiques en français médiéval¹⁹. Il comprend en effet un ensemble conséquent de textes astronomiques : *Le Jugement des estoilles*²⁰, un introductoire d'astronomie²¹, un livre sur *La Figure et le machine dou monde*, attribué à Robert Grosseteste, *Les Images cooriens en XII signes*, traduction

17 George Sarton, *Introduction to the History of Science*, t. II, *From Rabbi Ben Ezra to Roger Bacon* [1931], Malabar [Florida], Robert E. Krieger, 1975, part. II, p. 996 ; Lynn Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, New York, Columbia University Press, 2e éd., 1953, t. III, p. 279-280.

18 Francis J. Carmody, *Leopold of Austria « Li compilacions de le science des estoilles »*. *Books I-III, edited from MS French 613 of the Bibliothèque nationale, with notes and glossary*, Johns Hopkins University Press, Berkeley, 1947.

19 *Ibid.*, p. 37-38.

20 Il s'agit de la traduction du livre VII de la version latine que Gilles de Thebaldis a effectuée à partir d'une version castillane du *Kitâb al-bari fî ahkâm an-nujûm* (*Liber in iudiciis astrorum*) de Haly Abenragel. Voir la notice de Jean-Patrice Boudet, dans Claudio Galderisi (dir.), *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, vol. 2, t. II, 2011, p. 1245-1246.

21 Voir l'édition réalisée de ce texte par Stephen Dörr, *Der alteste Astronomietraktat in französischer Sprache: L'Introductoire d'astronomie. Edition und lexikalische Analyse*, Tübingen, Max Niemeyer, 1998.

du *De triginta sex decanis*, attribué à Hermès Trismegiste et peut-être traduit par Arnoul de Quincampoix²², *Le Centiloge Bethen*, le *Livre sur les élections* d'Albumazar traduit par Arnoul de Quincampoix²³, et une table des climats. Le texte français de la *Compilatio* traduit 8 livres sur les 10 qui composent l'original latin, et le 9^e est en réalité constitué par la traduction du 8^e livre du *De judiciis astrorum* d'Haly Abenragel (*Le Jugement des estoilles*). C'est, semble-t-il, le seul manuscrit qui contienne cette traduction de Léopold d'Autriche.

Or il présente des lacunes, des parties de folio blanches, non pour la section qu'a éditée Francis J. Carmody, mais pour la suite. Ainsi sait-on que le livre VI, consacré à l'astrométéorologie, a connu une importance considérable au xiv^e siècle, et qu'entre autres Firmin de Belleval, grand astrométéorologue, l'a beaucoup utilisé²⁴. Il s'agit d'une compilation à la fois du savoir antique sur les prédictions et du savoir arabe²⁵. Or l'adaptation française présente des lacunes considérables ou des réductions par rapport au texte latin : des lignes manquent, et la fin du livre comprend des omissions, en particulier à propos de l'arc-en-ciel.

20

D'où des hypothèses : la première est que ce texte serait copié sur un autre, qui était peut-être plus complet. Mais pourquoi tant de lacunes ? La seconde pourrait tenir au décalage apparent avec les autres livres, davantage tournés vers l'astrologie et l'astronomie, d'où le choix du copiste (ou traducteur) de ne conserver que ce qui semblait plus conforme au savoir contemporain. Cette manière de considérer les choses est cependant anachronique, car l'astrométéorologie était alors partie intégrante du savoir sur le ciel. Il est possible cependant que les autres œuvres de ce manuscrit-recueil, plus précises et plus techniques, aient paru plus intéressantes que les développements brefs de Léopold d'Autriche, ce que confirmerait la substitution du livre IX.

Même si l'on se prend à rêver à la découverte d'une autre copie, il faut pourtant tenter de tirer quelques conclusions de ces faits : 1. cette version unique démontre l'importance du manuel latin qui a amené à une traduction ; 2. mais sa diffusion est limitée, peut-être parce que ce manuel est finalement plus utilisé dans les études d'astronomie, et bien au-delà du xiii^e siècle, dans un contexte latin plutôt que français. Toutes les autres hypothèses que l'on pourrait établir (lassitude du copiste ou du traducteur, inachèvement pour des

22 Voir l'édition effectuée par Simonetta Feraboli, *Hermetis Trismegisti De triginta sex decanis*, IV.1, Turnhout, Brepols, 1994, et la notice établie par Jean-Patrice Boudet, dans *Translations médiévales*, op.cit., vol. 2, t. I, p. 103.

23 Voir la notice de Jean-Patrice Boudet, *ibid.*, vol. 2, t. II, p. 1243-1244.

24 L. Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, op. cit., p. 279.

25 Joëlle Ducos, « Astrométéorologie et vulgarisation : le livre VI de *Li compilacions de le science des estoilles* de Léopold d'Autriche », dans Danielle Jacquart, Danièle James-Raoul et Olivier Soutet (dir.), *Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset*, Paris, PUPS, 2005, p. 239-256.

raisons externes...) relèvent de l'imagination. L'absence de prologue spécifique à la traduction ajoute à l'impossibilité de situer ce manuscrit. On sait qu'il a appartenu à Marie de Luxembourg, fille de Philippe II de Luxembourg, ce qui est intéressant du point de vue de la diffusion du savoir astronomique dans les milieux princiers et auprès des femmes, mais ne donne guère plus d'indications sur la rédaction de la traduction : on a longtemps daté cette dernière de 1324, mais cette attribution chronologique reposait sur une confusion de personnes²⁶. Ce texte reste cependant un témoignage remarquable de traduction astronomique, car c'est celui d'un livre d'usage chez les étudiants et les universitaires.

Cas des opuscules

En dehors de ces ouvrages longs, il existe également toute une série de courtes traductions d'opuscules dont nous n'avons connaissance que par un témoin unique. Les textes divinatoires comme les livres de sorts en font partie : si la technique est la même, les textes français sont majoritairement conservés dans des manuscrits uniques²⁷. Mais, dans les domaines de la médecine ou de l'alchimie, on trouve aussi des œuvres qui n'ont qu'une unique copie comme témoin. Deux exemples illustreront notre étude : un opuscule de Galien, le *De succedaneis*, et un texte alchimique, le *Liber duodecim aquarum*.

Le premier texte, celui de Galien, consiste en une liste de plantes ou d'ingrédients qui peuvent se substituer à d'autres médicaments, les *succédanées*, liste précédée d'une lettre liminaire²⁸. Il a été diffusé en latin durant tout le Moyen Âge, et a reçu différents titres : *De succedaneis*, *Quid pro quo* ou encore *Antebalumina*, *antiballomenon*, *anteballomenon*²⁹. Comme il s'agit d'une liste, elle a beaucoup varié dans les manuscrits latins, est parfois incomplète ou mêlée à d'autres textes. Il s'agit donc d'un texte variant, qui présente une utilité avant

26 Selon F. J. Carmody et Thérèse Charmasson qui a repris sa datation (dans « L'astronomie, la cosmologie, l'astrologie et les sciences divinatoires », *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, VIII, 1988/1, Heidelberg, p. 324), l'année 1324 avait été déterminée par l'association du nom du possesseur à Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, et seconde fille de Charles le Bel, morte en 1324. En réalité, le manuscrit appartenait à une autre Marie de Luxembourg, comtesse de Saint-Pol, fille de Philippe II de Luxembourg et morte en 1546.

27 Voir T. Charmasson, « L'astronomie, la cosmologie, l'astrologie et les sciences divinatoires », art. cit., p. 333-334, et Solange Lemaitre-Provost, « L'existence de manuscrits uniques : l'exemple des livres de sorts en moyen français », *Le Manuscrit*, 2009 (en ligne : www.revuelemanuscrit.uqam.ca/index.php/edition-colloque/ii-colloque-sources-manuscrites-2009, consulté le 12 novembre 2017).

28 Galien de Pergame, Ἀντιβαλλόμενον, édité dans C.G. Kühn, *Opera omnia* [1833], Hildesheim, G. Olms, 1965, t. XIX, p. 721-747. Voir la notice dans *Translations médiévales*, op. cit., vol. 2, t. I, p. 75-76.

29 Ces variantes sont autant de translittérations du grec Ἀντιβαλλόμενον.

tout pratique ou de *memorandum*, sans forte théorie : on peut assurément le rapprocher des autres listes de ce type, glossaires ou énumérations de *nominalia*. La différence tient évidemment à son attribution à Galien, alors que ce genre de listes est généralement anonyme.

Or ce texte a fait l'objet d'une traduction française, signalée par Paul Meyer³⁰ et contenue dans un manuscrit du British Museum, Sloane 3525. Ce dernier manuscrit comprend une quinzaine d'œuvres médicales en français, dont le *Régime du corps* d'Aldebrandin de Sienne, la *Chirurgie* de Roger de Salerne, *L'Antidotaire Nicolas* et le *Circa instans* de Platearius. Œuvre très diffusée en latin, mais mineure à nos yeux, cet opusculé de Galien est présent dans un manuscrit français comme complément d'autres écrits plus fondamentaux pour la confection et l'analyse des médicaments, comme *L'Antidotaire* ou le *Platearius*, avec l'*incipit* et l'*explicit* suivants :

22

Incipit : Apres commence li livres, se aucune espece ou aucun erbe vos faut, laquele vos porroiz metre en son lei. Antibilonomius est apelez.

Por agaric poez metre euforbe

Por aristologe mente arse ou sarment

Por gresse de cerf gresse d'oie

Por amomme, casse lignée doble

Explicit : Ici faut li livres Galiens des Antibilonomins.

La présence de cette traduction souligne l'importance d'un texte que nous avons tendance à considérer comme marginal, parce qu'il n'a comme raison d'être qu'une utilisation pratique : c'est le moyen de remplacer certains ingrédients par d'autres qui y est indiqué, ce qui est évidemment d'une grande utilité pour les praticiens de la médecine. Mais s'il n'en existe qu'une version, c'est peut-être que son usage en français, finalement en concurrence avec d'autres livres plus spécialisés, paraît moins nécessaire, ou que les équivalents français n'ont pas été considérés comme nécessairement destinés à être conservés par écrit pour des hommes de métier, qui connaissent ces ingrédients aussi bien sous leur nom latin que dans leur traduction en langue vernaculaire.

Le second opusculé appartient à la tradition alchimique, dont on sait la complexité et la difficulté. Sous le titre *Liber duodecim aquarum* figure un ensemble de préparations alchimiques dont la nature et la présentation varient selon les manuscrits : il a été attribué à Aristote, al-Razi, Raymond Lulle, Albert

30 Paul Meyer, « Manuscrits médicaux en français », *Romania*, XLIV, 1915-1917, p. 200-201.

le Grand et à d'autres encore³¹... Sa source arabe, apparemment perdue, est intitulée *Livre d'Emmanuel*. Assez curieusement ce texte, mouvant, présentant des recettes très sommaires, a été traduit en français de la fin du XIII^e siècle et en anglo-normand – version conservée dans un manuscrit d'Oxford (Bodleian Library, 2535)³². Manuscrit unique ? Peut-être pas, car elle occupe deux folios dans un manuscrit latin, et il est possible qu'elle n'ait pas été recensée dans d'autres manuscrits en raison de sa brièveté. Toujours est-il que, comme le texte précédent, cet écrit apparaît comme la trace d'un savoir pratique qui a été considéré comme suffisamment important pour donner lieu à une traduction, alors que sa version latine peut figurer dans un manuscrit français comme le BnF, fr. 6514³³.

L'examen de ces trois exemples de textes scientifiques à manuscrit unique conduit dès lors à quelques conclusions.

- 1/ L'écriture en français, c'est une évidence, n'est pas liée à la renommée contemporaine des œuvres, mais à l'importance du texte dans la diffusion latine, aussi bien pour des raisons d'autorité, d'usage que d'enseignement.
- 2/ Le manuscrit unique n'est pas non plus nécessairement associé à une vulgarisation large, ni à un savoir d'élite, comme on peut le constater avec les deux dernières œuvres citées, qui consistent en une liste d'ingrédients et un ensemble de recettes, et dont la visée pratique est évidente.
- 3/ La présence du manuscrit unique marque une importance certaine, mais ne permet pas d'aller beaucoup plus loin dans la connaissance de la diffusion, du milieu et de l'enjeu de la traduction, surtout quand il n'en reste que des bribes. Il faudrait, d'ailleurs, envisager non pas la seule version française, mais la présence de versions en d'autres langues, ce qui signalerait une diffusion plus large. Il faut également signaler l'existence de plusieurs traductions pour un même texte latin, même si la diffusion de chacune d'elles peut être limitée à un ou deux manuscrits. Cette pluralité de versions souligne le besoin répété d'une adaptation française pour un même texte, sans que chaque réalisation apparaisse suffisamment décisive pour donner lieu à une diffusion importante. On peut par exemple penser aux traductions de

31 William Jerome Wilson, *Catalogue of Latin and Vernacular Alchemical Manuscripts in the United States and Canada*, Bruxelles, 1939, p. 444 ; Pearl Kibre, « Alchemical Writings ascribed to Albertus Magnus », *Speculum*, 17, 1942, p. 500-504 ; Dorothy Waley Singer, *Catalogue of Latin and Vernacular Alchemical Manuscripts from Great Britain and Ireland*, Bruxelles, Lamertin, 1930, p. 707-710 ; L. Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, op. cit., t. III, p. 40-41.

32 Oxford, Bodleian Library, 2535, fol. 84-85 v. ; voir Ruth J. Deen et Maureen B. M. Boulton, *Anglo-Norman Literature. A Guide to Texts and Manuscripts*, London, Anglo-Norman Text Society, 1999, p. 228 et J. Ducos, dans *Traductions médiévales*, op. cit., vol. 2, t. I, p. 658-659.

33 Voir L. Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, op. cit., p. 650.

Pierre de Crescens, auteur d'un livre fondamental d'agronomie plusieurs fois traduit (le *Livre des prouffiz champestres et ruraulx*), mais dont l'une des traductions n'est diffusée que par un seul manuscrit³⁴ : celle réalisée pour Charles V est bien plus diffusée que celle de frère Nicole de Dijon, peut-être en raison de la notoriété du commanditaire et de l'exemplaire. La seconde traduction, comme celle des opuscules, ou celle de Léopold d'Autriche, à destination d'une bibliothèque moins connue, reste plus confidentielle, mais atteste de l'important mouvement de traduction à l'œuvre à la fin du Moyen Âge.

24

Le manuscrit unique d'un texte scientifique français, malgré la fragilité liée au caractère aléatoire de sa conservation, demeure un document important, car il permet de mesurer combien la traduction n'est pas limitée à celle des autorités, et peut intervenir pour des œuvres apparemment mineures, mais dont l'usage devait être grand. Il offre donc une trace de la culture scientifique médiévale, et le moyen de comprendre les pratiques linguistiques qui avaient cours en dehors des milieux savants. Il faut souligner par ailleurs que les opuscules ou les œuvres incomplètes sont souvent conservés dans des manuscrits-recueils, dont la dimension et l'intérêt ont permis de garder ces témoins de la diffusion française, malgré leur brièveté ou leur caractère lacunaire. Existe-t-il une spécificité des textes scientifiques ? Il faut noter que les premières traductions qui relèvent de ce domaine sont rarement celles d'œuvres théoriques, et apparaissent sans doute comme un prolongement de l'écriture encyclopédique du XIII^e siècle, avec un savoir destiné avant tout à un enseignement ou à une pratique, alors que les réalisations plus tardives s'attachent davantage aux textes d'autorité. Ce qui frappe est également l'importance de ces versions uniques dans l'aire anglo-normande, peut-être parce que le français n'y tient pas la même place et n'y joue pas le même rôle que sur le continent, ou du fait d'une conservation meilleure. Si le manuscrit unique est donc bien un lieu d'interrogations, il se révèle en tous les cas comme un jalon indispensable à notre connaissance de la diffusion en français des textes scientifiques et techniques.

34 Voir la notice de Fleur Vigneron, dans *Translations médiévales*, op. cit., vol. 2, t. II, p. 745.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

Élodie Burle-Errecade & Valérie Gontero-Lauze	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉCEPTION DU MANUSCRIT UNIQUE

Textes scientifiques français et manuscrit unique

Joëlle Ducos.....	13
-------------------	----

Un manuscrit singulier et *unicum* à Saint-Augustin de Canterbury : le fabliau

Un chevalier et sa dame et un clerk dans le manuscrit Cambridge, Corpus Christi
College 50

Francis Gingras	25
-----------------------	----

La malédiction du manuscrit unique :

quelques réflexions sur trois textes longs de la littérature occitane médiévale

Gérard Gouiran	39
----------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉDITION DU MANUSCRIT UNIQUE

Publier le manuscrit unique : problèmes et exemples d'édition (avec une note sur le *Tristan* de Bérroul)

Giuseppina Brunetti	55
---------------------------	----

Le *Rosarius* ou les vestiges du cabinet d'étude d'un prédicateur mondain

Marie-Laure Savoye	73
--------------------------	----

Comprene qui pourra...

La fabrique du Moyen Âge au xvii^e siècle dans le manuscrit 405 de la
bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras

Sébastien Douchet et Valérie Naudet	89
---	----

TROISIÈME PARTIE
INTERTEXTUALITÉS :
AUTOUR DU MANUSCRIT UNIQUE

L'invention du <i>Livre d'Artus</i> : le manuscrit Paris, BnF, fr. 337 Noémie Chardonnens, Nathalie Koble et Patrick Moran.....	115
Deux manuscrits uniques pour Neuf Preux Anne Salamon.....	137
Table des matières	147